

À quelle date Augustin a-t-il pris ses distances vis-à-vis du millénarisme ?

En hommage au Père G. Folliet

On croyait assez communément, dans les premiers siècles chrétiens, que le Christ reviendrait sur terre à la fin des temps pour y régner pendant mille ans avec les saints, désormais à l'abri de tout mal. Les derniers chapitres de l'Apocalypse attestent des représentations de ce genre. Une « première résurrection » (Ap 20, 5) advenait pour les seuls justes, ce qui suppose une sorte de jugement préalable. Puis, à la fin des mille ans, avait lieu la résurrection générale et le jugement des impies, prélude au renouvellement total du cosmos et à la vie éternelle¹. C'est le règne intermédiaire du Christ sur la terre avec les saints qui est la caractéristique essentielle du millénarisme. On pouvait en effet admettre, selon les calculs de certains computistes, que l'humanité était dans son sixième millénaire, sans pour autant penser, comme les millénaristes, que c'était le dernier, qui serait couronné par mille ans de règne terrestre du Christ.

Jusqu'à la fin du IV^e s., on ne voit pas qu'il y ait jamais eu en Occident de débats autour du millénarisme, contrairement à ce qui s'est passé en Orient, où Origène a pris parti très tôt contre ces conceptions traditionnelles héritées du judaïsme tardif. L'écho de la lutte de Denys d'Alexandrie contre les chiliastes d'Arsinoé n'est pas arrivé jusqu'aux Latins. En Occident, à côté de quelques partisans déclarés du millénarisme, comme Justin, Irénée, Tertullien, et plus tard Victorin de Poetovio, Commodien et Lactance, on a des auteurs dont on est parfois bien en peine de dire s'ils partageaient ou non ces idées, tant leurs formules sont ambiguës et leurs différentes affirmations contradictoires : c'est le

1. Tout récemment, le numéro 15 (1998) des *Annali di Storia dell'Esgesi*, a été entièrement consacré au millénarisme. La bibliographie de base demeure : RLAC, s. v. « Chiliasmus », c. 1073-1078 (W. BAUER, 1954) ; A. WIKENHAUSEN, « Die Herkunft der Idee des tausendjährigen Reiches in der JohannesApokalypse », *RömQuart* 45, 1937, p. 1-24 ; J. DANÉLOU, *Bible et liturgie*, Paris, 1951, p. 355-387 (= *RechSR* 35, 1948, p. 397-398) ; G. FOLLIET, « La typologie du sabbat chez saint Augustin. Son interprétation millénariste entre 389 et 400 », *RÉAug* 2, 1956, p. 371-390 ; K. H. SCHWARTE, *Die Vorgeschichte des augustinischen Weltalterlehre*, Bonn, 1966, p. 232-248 ; 260 ss.

cas pour Hippolyte, Hilaire, ou encore, Grégoire d'Elvire et Chromace d'Aquilée chez lesquels alternent textes millénaristes et non millénaristes. Tout se passe comme si, à la fin du IV^e s., la doctrine ne satisfaisait plus guère, sans avoir jamais été vraiment combattue et rejetée.

Augustin² reconnaît dans la *Cité de Dieu* qu'il a lui-même partagé des conceptions de ce genre : « Etiam nos hoc opinati fuimus aliquando ». Il a cru que « la première résurrection serait corporelle » – entendons : dans un corps identique à notre corps actuel – et que « à la suite des six mille ans passés comme six jours, suivrait dans les derniers mille ans un septième jour comme sabbat, et que c'est pour le célébrer que les saints ressusciteraient »³. Même alors, vers 426, l'évêque d'Hippone ne condamne pas totalement ces idées, pourvu qu'on n'aille pas imaginer mille ans de délices orgiaques comme le faisaient certains auteurs qui avaient le don de stimuler la verve de Jérôme. Mais désormais, sous l'influence du *Commentaire sur l'Apocalypse* du donatiste Tyconius, qu'il semble avoir lu lorsqu'il travaillait à la *Cité de Dieu*, il préfère comprendre que les mille ans de règne du Christ symbolisent le temps de l'Église.

Augustin ne précise ni quand ni pourquoi il a cessé de croire au règne terrestre du Christ à la fin des temps⁴. G. Folliet a jadis étudié tout le dossier augustinien de la question, dans une étude fouillée qui conclut au rejet définitif du millénarisme par Augustin après 400⁵. Toutefois, ses datations étant tributaires de celles de S. Zarb et A. Kunzelmann, que les progrès des études augustinienes ont souvent conduit à rejeter, il est nécessaire de reprendre la question, d'autant que n'avaient pas été exploités quelques passages de l'œuvre qui nous sont apparus essentiels pour juger de l'évolution d'Augustin sur ce point. Nous analyserons successivement les textes témoignant de croyances millénaristes et les premiers développements montrant qu'Augustin est libéré du chiliasme, et

2. Sur les rapports d'Augustin au millénarisme, voir G. FOLLIET, « La typologie du sabbat chez saint Augustin... », p. 371-390 ; G. BONNER, « Augustine and millenarism », *The Making of Orthodoxy*, Mélanges H. Chadwick, Cambridge, 1989, p. 235-254 ; M. G. MARA, « Agostino e il millenarismo », *ASE* 15, 1998, p. 217-230.

3. *AVG. Ciu.* 20, 7, 1, *BA* 37, p. 212-213. Je ne vois pas comment J. Kevin COYLE, « Augustine's "millennialism" reconsidered », *Charisteria Augustiniana*, Mélanges J. Oroz Reta (*Augustinus* 38), Madrid, 1993, p. 164, peut prétendre, contre le témoignage de l'évêque d'Hippone lui-même, qu'il n'a jamais été millénariste, à moins de réserver l'expression aux auteurs qui pensent que l'histoire des hommes durera six mille ans et professent le millénarisme grossier qu'Augustin a toujours refusé. Il est vrai qu'Augustin parle des sept âges du monde sans préciser leur durée, mais il n'a pas toujours refusé catégoriquement le comput des six mille ans : cf. note 110.

4. M. G. MARA, « Agostino e il millenarismo », p. 228, souligne justement que les *Retractiones* ne témoignent d'aucun repentir sur le sujet, preuve qu'il considère bien, comme Augustin le dit vers la même époque dans la *Cité de Dieu*, que le millénarisme spirituel fait partie des opinions supportables.

5. G. FOLLIET, « La typologie du sabbat chez saint Augustin... », p. 386.

nous serons alors en mesure de situer plus précisément dans le temps les différents textes de notre corpus. Enfin, nous nous interrogerons en conclusion sur les causes de l'évolution d'Augustin.

I. – LES TEXTES MILLÉNARISTES

A. *Les traités de 388-394*

1) *De Genesi contra Manichaeos*

C'est dans le *De Genesi contra Manichaeos*, écrit en 388-389⁶, qu'Augustin aborde pour la première fois le thème des sept âges du monde, et ce de façon plus systématique que tout ce qu'il fera par la suite. Il y affirme que le sixième âge, qui correspond typologiquement au sixième jour de la semaine primordiale du monde où fut créé l'homme, est la période que nous vivons depuis l'Incarnation ; ce temps où l'homme est recréé par le Fils de Dieu s'achève au soir du sixième jour par la grande tribulation dont parlent les Évangiles synoptiques, et c'est au matin du septième jour qu'a lieu le retour du Christ, retour glorieux et définitif, puisque ce jour n'a pas de soir. Alors les saints « se reposeront de leurs œuvres avec le Christ »⁷. À ne considérer que l'explicite, on pourrait avoir l'impression que ces lignes ne sont pas millénaristes⁸ : Augustin n'insiste pas sur le fait que le repos des saints dont il parle est terrestre, il ne lui assigne pas une durée de mille ans, et même, il affirme que, pour les parfaits, ce repos est définitif⁹. À dire vrai, un auteur professant un millénarisme modéré peut parfaitement parler en ces termes du repos du septième âge, à preuve l'Ambrosiaster¹⁰, et il faut tenir compte du non-dit : il n'y a dans ce texte aucune mention du jugement dernier, du sort des pécheurs et des impies, et le mot d'éternité est totalement absent. C'est le septième *âge*, et qui dit *âge* dit temps¹¹.

6. AVG. *Retr.* 1, 10, 1. Cf. C. P. MAYER, « Die antimanchäischen Schrifte Augustins », *Augustinianum* 14, 1974, p. 280-285.

7. AVG. *Gen. c. Mani.* 1, 23, 41, CSEL 91, p. 110, 1-9.

8. C'est la raison pour laquelle M. G. MARA, « Agostino e il millenarismo », p. 217, l'écarte du dossier.

9. AVG. *Gen. c. Mani.* 1, 23, 43, p. 113, 37 ; ce repos est définitif comme l'est le règne du Christ ; mais cela n'implique pas que le temps a disparu et que le monde a déjà été renouvelé.

10. AMBRST. *Quaest.* 106, 19, CSEL 50, p. 245, 23-27.

11. On pourrait ajouter que *Gen. c. Mani.* 1, 19, 29 semble imaginer un paradis fort concret où l'homme doit recouvrer pleinement la domination sur les animaux dont il jouissait dans l'Éden.

2) *De uera religione*

En 390, le *De uera religione* reprend le thème des âges du monde, mais dans une optique différente. S'il maintient l'idée que l'histoire de l'humanité suit un schéma semblable à celle des individus, il ne déroule plus les sept phases de cette histoire. Il s'attarde en revanche à montrer que la vie spirituelle de l'homme connaît un développement analogue à la vie naturelle, pour mettre en relief un point nouveau : de même que l'homme spirituel (intérieur) ne peut exister sans l'homme naturel (extérieur) et qu'ils coexistent jusqu'à la mort de ce dernier, de même, dans l'histoire humaine, le peuple de Dieu et les impies se développent parallèlement jusqu'à la fin des temps. Augustin déclare, à propos de la vie spirituelle de l'individu : « Le septième âge est déjà un repos éternel, et la béatitude ne doit plus être marquée par *aucun âge* »¹² ; il semble donc distinguer la béatitude éternelle et le septième âge, qui appartient au temps, en dépit de l'adjectif *aeterna*, qui du reste a désigné d'abord en latin la durée temporelle avant de prendre le sens d'éternité. En ce qui concerne l'histoire du peuple de Dieu, Augustin écrit plus loin : « La vie *temporelle* de ce peuple commence à la venue du Seigneur dans l'humilité et va jusqu'au jour du jugement où il reviendra dans la gloire »¹³. C'est après le jugement que l'on passe à la vie angélique, et donc à l'éternité : « Après ce jugement, le vieil homme ayant disparu, aura lieu la transformation qui annonce la vie angélique : "Tous nous ressusciterons, mais nous ne serons pas tous transformés" (1 Co 15, 51). Le peuple saint ressuscitera, pour que ce qui reste du vieil homme en lui soit transfiguré en l'homme nouveau. Mais le peuple impie, qui a fait le jeu du vieil homme du début jusqu'à la fin, ressuscitera pour être précipité dans la seconde mort »¹⁴.

Ainsi donc, la vie temporelle va jusqu'au jugement. Il est probable que le septième âge est englobé dans cette « vie temporelle », mais Augustin ne le précise pas. La mention de la seconde mort (Ap 20, 6 et 14), rarissime dans les œuvres antérieures à 410¹⁵, suggère toutefois qu'il a en tête le schéma

12. AVG. *Ver. rel.* 27, 49, BA 8, p. 92 : « Septima enim iam quies aeterna est, et nullis aetatibus distinguenda beatitudo perfecta ». Traduction modifiée ; il paraît en effet difficile de comprendre : « Quant au septième, c'est le repos éternel, la béatitude où l'on ne distingue plus d'âge », ce qui revient à dire que le septième *âge* ne doit plus être marqué par aucun *âge*.

13. AVG. *Ver. rel.* 27, 50, p. 95 : « Cuius populi uita interim temporalis incipit a Domini aduentu in humilitate usque ad diem iudicii, quando in claritate uenturus est ».

14. AVG. *Ver. rel.* 27, 50, p. 95 : « Post quod iudicium, uetere homine extincto, erit illa mutatio quae angelicam uitam pollicetur : "Omnes enim resurgemus, sed non omnes immutabimur". Resurget ergo pius populus, ut ueteris hominis sui reliquias transformet in nouum. Resurget autem impius populus qui ab initio usque ad finem ueterem hominem gessit, ut in secundam mortem praecipitetur » (traduction modifiée).

15. En dehors de *Ver. rel.* 27, 50 et 52, 101, il n'y en a que deux mentions, dans des sermons qui furent probablement prêchés respectivement le 18 juillet et le 21 août 397 (*Ser.* 306, 5 ; *Ser. Dolbeau* 25, 9), dont il est à remarquer qu'ils se suivent dans cet ordre-là dans la collection de Mayence-Grande Chartreuse.

millénariste d'Ap 20-21, où il y a place pour un royaume intermédiaire du Christ sur terre avec les saints, même si le texte ne le dit pas explicitement.

3) *Diuersae quaestiones LXXXIII*

Les 83 *Questions diverses* renferment un texte millénariste, la *Question 57*, sans doute rédigée entre 391 et 394¹⁶. Elle traite du symbolisme des 153 poissons de la pêche miraculeuse relatée en Jn 21. Ces poissons figurent les justes séparés des pécheurs à la fin des temps. Alors, dit Augustin, « les justes règnent d'abord dans le temps, comme il est écrit dans l'Apocalypse, avant que ce soit pour l'éternité, dans la cité décrite en ce livre »¹⁷. Cette façon de concevoir les événements eschatologiques provient d'une lecture littérale d'Ap 20-21 (des textes auxquels on ne trouve pas d'autre allusion augustinienne avant le livre XX de la *Cité de Dieu*). On ne saurait être plus clairement millénariste.

Quant aux termes de la *Question 58*, où l'histoire de l'humanité est décrite, comme celle de l'individu, en une succession de six âges auxquels succède l'ultime sabbat, ils sont trop vagues en ce qui concerne le déroulement des événements eschatologiques pour que l'on sache s'ils s'inscrivent dans la même vision des choses¹⁸ ; mais ce texte est très proche du passage parallèle du *De Genesi contra Manichaeos*, et le repos perpétuel (*sempiterna requies*) signifié par le sabbat n'y a probablement pas un sens différent de celui qui lui est attribué dans le premier commentaire biblique d'Augustin.

4) *Contra Adimantum*

Le *Contre Adimante*¹⁹, écrit entre la fin 393 et juin 394, veut prouver aux manichéens que l'Ancien Testament garde sa valeur et ne s'oppose pas au

16. Sur le problème de la tradition manuscrite de cette *Question*, voir CC 44 A, p. XVIII-XLVI. Augustin fait regrouper les 83 *Questions* au début de son épiscopat en 395-396. Elles ont fait l'objet d'enseignements de sa part (mais non de prédications) depuis 388. Les *Questions* 51-65 sont antérieures au groupe 66-75, qui traitent des problèmes abordés dans les œuvres de 394-395, dont elles sont probablement contemporaines, comme l'a justement fait remarquer G. BARDY (*BA* 10, p. 24-31). Voir aussi F. COCCHINI, « Dal *De Diuersis Quaestionibus LXXXIII*. Note di esegesi e di storia », dans L. PERRONE, J. PÉPIN *et al.*, *De Diuersis Quaestionibus octoginta tribus, De Diuersis Quaestionibus ad Simplicianum di Agostino di Ippona*, Roma, 1996, p. 68-71.

17. AVG. *Diu. quaest.* 57, *BA* 10, p. 166.

18. AVG. *Diu. quaest.* 58, p. 172-175.

19. *Augustinus-Lexikon*, s. v. *Adimantum Manichaei discipulum (Contra)*, (F. DECRET), c. 91) : entre fin 393 et le 26 juin 394, à cause des *Retractationes*. Les *Retractationes* situent l'ouvrage après le *Psalmus contra partem Donati* (après octobre 393) et avant le commentaire *Sur l'Épître aux Romains*, commencé durant l'été 394 à Carthage, où Augustin s'était probablement rendu pour le concile du 26 juin 394. Cf. O. PERLER et J.-L. MAIER, *Les voyages de saint Augustin*, Paris, 1969, p. 162-163 ; 437.

Nouveau. En particulier, le précepte du sabbat, qui est observé à la lettre par les Juifs, n'a pas été abrogé, mais doit recevoir une signification spirituelle : il renvoie au repos de Dieu du septième jour. Ce repos de la Genèse, qui ne contredit pas l'Évangile affirmant que « le Père travaille jusqu'à présent » (Jn 5, 7), figure « le repos qui nous est promis quand nous aurons accompli nos œuvres d'ici-bas, si du moins elles sont justes. Ce sera à la fois la septième et dernière partie de l'histoire du monde, dont il serait trop long de discuter »²⁰. « Septima eademque ultima parte *saeculi* » : le septième âge appartient encore au temps, même si les justes inaugurent là le repos éternel, comme Augustin le dira plus avant dans le traité²¹. C'est le règne temporel du Christ qui suit la Parousie.

Ainsi, des traités dont la chronologie est sûre, on peut déduire qu'en 394, Augustin n'a pas encore rejeté les idées millénaristes.

B. Les textes difficiles à dater : les Sermons 259 et Mai 94

1) Le Sermon 259

Que le *Sermon 259* s'inscrive dans les perspectives millénaristes ne saurait faire de doute²². Pour expliquer en quoi consiste « l'octave des nouveau-nés », c'est-à-dire la semaine de Pâques où les néophytes, dont l'évêque parachevait la catéchèse, étaient encore séparés par des chancels du reste de la communauté présente dans la basilique, Augustin développe la signification du nombre huit, en référence au nombre sept²³. « Le huitième jour signifie la vie nouvelle, qui prend place à la fin du monde ; le septième, *le repos futur des saints sur notre terre. Car le Seigneur règnera sur la terre avec ses saints*, comme le disent les Écritures (Ap 20, 4), et il y aura *ici* une Église où n'entrera aucun méchant, une Église mise à part et purifiée de toute contagion de mal. C'est elle que désignent les 153 poissons desquels, pour autant que je me souvienne, nous avons déjà traité. Car l'Église apparaîtra pour la première fois en pleine gloire et perfection »²⁴.

20. AVG. C. *Adim.* 2, 2, BA 17, p. 224.

21. AVG. C. *Adim.* 16, 3, p. 316.

22. Analyse dans K. H. SCHWARTZE, *Die Vorgeschichte...*, p. 278-280.

23. S. POQUE, SC 116, p. 85.

24. AVG. *Ser.* 259, 2, PL 38, c. 1197 : « Octauus ergo iste dies in fine saeculi nouam uitam significat ; septimus quietem futuram sanctorum in hac terra. Regnabit enim Dominus in terra cum sanctis suis, sicut dicunt scripturae, et habebit hic ecclesiam quo nullus malus intrabit, separatam atque purgatam ab omni contagione nequitiae ; quam significant centum quinquaginta tres illi pisces (Jn 21, 11), de quibus iam, quantum memini, aliquando tractauimus. Nam ecclesia hic primo apparebit in magna claritate et iustitia ».

Suivent des considérations sur la disparition de toute tromperie, en des termes qui suggèrent qu'Augustin songe aux schismatiques et hérétiques, comparés à la bale chassée par le vent ; après le battage et le vannage d'un (premier) jugement, seul subsiste dans cette Église renouvelée, symbolisée par l'aire, le blé, figure de la *massa purgata*, de la *massa sanctorum* qui enfin est révélée au grand jour. C'est le septième jour. Le sixième représente le temps de l'Église, où l'homme, renouvelé par le baptême, restaure en lui l'image de Dieu à laquelle il avait été créé. « Quand le sixième jour aura passé, après le vannage, viendra le repos ; les saints et les justes observeront le repos du sabbat »²⁵. Resté seul sur l'aire, figure de la terre où vit l'Église eschatologique purifiée, le blé doit encore « être placé dans le grenier céleste de l'immortalité »²⁶, ce qui advient au huitième jour. « Après le septième jour, où seront révélés la dignité de la moisson, la splendeur et les mérites des saints, nous irons dans cette vie et ce repos dont il a été dit : "l'œil ne l'a pas vu, l'oreille ne l'a pas entendu, cela n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qu'il aime" (1 Co 2, 9). Alors, on revient pour ainsi dire au commencement. De même en effet que, lorsque sont accomplis nos sept jours, le huitième est aussi le premier, de même, quand seront achevés et accomplis les sept jours de ce monde qui passe, nous retournerons à l'immortalité et à la béatitude dont l'homme fut privé par la chute »²⁷.

Dans ce texte, Augustin distingue nettement deux « repos » : un sabbat des saints au septième jour, et, après le septième jour, le repos ineffable et indescriptible de l'immortalité. C'est là un typique schéma millénariste. Il n'y manque ni le royaume de Dieu avec ses saints (deux mentions) sur notre terre (quatre mentions : *in hac terra* ; *in terra* ; *hic* ; *hic*), ni la typologie du sabbat et de la semaine primordiale du monde, ni le passage au huitième jour, caractérisé (deux fois) par l'immortalité. L'histoire du monde se déroule en six âges, plus un dans le temps, et débouche au huitième dans l'éternité (mot cependant non utilisé). Un seul détail fait défaut : la durée de ces âges, qui reste indéterminée, même pour le septième, auquel l'Apocalypse accordait mille ans.

À quand remonte le *Sermon* 259 ? A. Kunzelmann le place en 393, mais l'argument qu'il invoque pour ce faire n'est pas valable²⁸. On l'a dit, le sermon a

25. *Ibid.* c. 1198 : « Sextus autem dies iste cum transierit, ueniet requies post illam uentilationem et sabbatizabunt sancti et iusti Dei ».

26. *Ibid.* c. 1197 : « sic mittetur in horreum caeleste immortalitatis ».

27. *Ibid.* c. 1198 : « Post septimum autem, cum apparuerit in area dignitas messis, fulgor meritumque sanctorum, ibimus in illam uitam de qua dictum est quia "oculus non uidit, nec auris audiuit, nec in cor hominis adscendit, quae praeparauit Deus diligentibus se" (1 Co 2, 9). Tunc uelut ad caput reditur. Quomodo enim cum peracti fuerint isti septem dies, octauus ipse est qui primus, sic, post terminatas et peractas aetates septem saeculi transeuntis, ad illam immortalitatem beatitudinemque rediemus, de qua lapsus est homo ».

28. P.-P. VERBRAKEN, *Études critiques sur les sermons authentiques de saint Augustin*, Steenbruges, 1976, p. 121 ; A. KUNZELMANN, *Die Chronologie der Sermones des hl. Augustinus*, MA 2, Rome, 1931, p. 490. Il croit voir au § 5 une allusion aux *refrigeria* dans les

été prêché le dimanche de l'octave de Pâques. Pour S. Poque, ce fut vers 400, car il suppose l'existence au dimanche de l'octave de Pâques d'une lecture liturgique qui, pense-t-elle, n'a pas eu cours avant cette date²⁹ : la péricope de Thomas (Jn 20, 24-31)³⁰. À Hippone, d'après S. Poque, on lisait anciennement Jn 21, 15-25 (« Pierre, m'aimes-tu ? »), et non l'Évangile de Thomas, qu'elle assigne au mercredi de Pâques ; mais la première affirmation est le fruit d'une déduction erronée³¹, et la seconde résulte d'une erreur de G. Morin dont A. Zwinggi a fait justice³². Les arguments ne sont pas valables, et la reconstitution des quatre systèmes de lectures de l'octave pascale qui se seraient succédé en trente-cinq ans à Hippone, ainsi que la date de 400 pour l'hypothétique premier changement d'*ordo*, sont sujettes à caution³³. Non seulement il y a des incohérences dans les affirmations de S. Poque³⁴, mais la date de 400 qu'elle avance n'a aucun fondement solide³⁵. On est conduit à penser que l'*ordo* ancien qu'elle suppose n'a jamais existé³⁶. C. Lambot, quant à lui, estime probable que la lecture de Jn 20, 24-31, qui est attestée au dimanche

églises, et donc situe le sermon avant le concile d'Hippone de 393 qui a interdit ces pratiques. Mais outre le fait que l'*Épître* 29 atteste qu'il a fallu attendre 395 pour les voir vraiment disparaître, il est question dans ce sermon de simples « agapes », ou repas de bienfaisance, dont rien ne dit qu'elles prenaient place dans la basilique. L'argument ne vaut donc pas.

29. S. POQUE, *SC* 116, p. 87.

30. *AVG. Ser.* 259, 1 : « quomodo audistis » garantit que le passage a été lu à l'assemblée.

31. Elle s'appuie sur le *Ser.* 146, 1-2 ; mais il n'est pas certain qu'il ait été prêché un dimanche : l'adresse aux nouveaux baptisés du § 2 peut être située n'importe quel jour de l'octave pascale (les références de p. 221, n. 1 ne sont pas de nature à convaincre le lecteur).

32. G. MORIN, *MA* 1, p. 340, n. 1 ; S. POQUE, « Les lectures liturgiques de l'octave pascale à Hippone d'après les traités de S. Augustin sur la Première Épître de S. Jean », *RBén* 74, 1964, p. 221 ; A. ZWINGGI, « Die Perikopenordnungen der Osterwoche in Hippo und die Chronologie der Predigten des hl. Augustinus », *Augustiniana* 20, p. 12-13. Le *Ser. Mai* 95, qui est à la base de l'idée que l'Évangile de Thomas est lu au mercredi de Pâques, est le plus souvent daté d'après 400, ce qui contredirait de toute manière l'existence d'un changement d'*ordo* vers 400 comme le voudrait S. Poque, p. 239.

33. S. POQUE, *RBén* 74, 1964, p. 217-241 (particulièrement p. 238) ; *SC* 116, p. 87 ; 358-363.

34. Dans *SC* 116, les données du tableau des p. 360-363 sont en contradiction avec celles du tableau de *RBén* 74, 1964, p. 239 : il n'y a rien au jeudi dans l'*ordo* 1 selon *SC*, tandis que *RBén* y place Jn 20, 24-31, etc.

35. *RBén* 74, 1964, p. 217, n. 1 ; 238 ; 239. Elle renvoie à une note de G. MORIN, *MA* 1, p. 485, qui se contente de parler du début du v^e s., et à A. Kunzelmann et S. M. Zarb, qui ne font que reproduire Morin, sans ajouter aucun argument.

36. A. ZWINGGI, « Die Perikopenordnungen der Osterwoche... », 1970, p. 5-34 ; j'ai procédé à une vérification systématique du bien-fondé de la thèse de S. Poque avant d'avoir pu ; connaissance de cet article, et mes conclusions rejoignent en tout celles de A. Zwinggi.

de l'octave de Pâques en 407³⁷, n'a pas été affectée par le changement d'*ordo* des années 417-418, le seul qu'il est amené à envisager³⁸.

Si donc l'hypothèse d'un changement d'*ordo* à Hippone vers 400 n'est pas recevable, la datation du *Sermon* 259 vers 400 ne tient pas. On en est réduit à la seule critique interne, qui ne fournit qu'un seul indice : un détail du sermon (*Ser.* 259, 2) tend à prouver que *Diu. quaest.* 57 le précède. En effet, Augustin y renvoie à un commentaire antérieur de la pêche aux 153 poissons de Jn 21, 1-14, qui ne peut être que ce texte : la *Question* 57 appartient à la série ancienne des commentaires de cet épisode³⁹, elle développe plus l'argument que le sermon, d'où la vraisemblance d'un renvoi⁴⁰ ; et par ailleurs, elle est millénariste, comme est millénariste le *Sermon* 259. Mais ceci ne nous fournit qu'une chronologie relative. En fait, seule la fixation de la date où Augustin renonce au millénarisme pourra fournir un terminus *post quem non* pour ces deux textes.

2) Le *Sermon* Mai 94

Le *Sermon* Mai 94 est, comme le *Sermon* 259, une prédication de l'octave de Pâques, ce qui explique qu'Augustin y traite encore de la signification du nombre 8. Il n'y fait malheureusement aucune allusion aux lectures du jour, à

37. C. LAMBOT, « Les Sermons de saint Augustin sur les fêtes de Pâques », *RBén* 79, 1969, p. 166 ; S. POQUE, « Les lectures liturgiques de l'octave pascale à Hippone... », *RBén* 74, 1964, p. 236. 407 est la date proposée par A.-M. LA BONNARDIÈRE, *Recherches de chronologie augustiniennne*, Paris, 1965, p. 53 pour les homélies sur la première Épître de Jean qui attestent cette lecture.

38. C. LAMBOT, « Les Sermons de saint Augustin sur les fêtes de Pâques », p. 166 ; S. Poque semble d'ailleurs parfois faire sienne l'idée que cette lecture n'a pas été modifiée : « Les lectures liturgiques de l'octave pascale... », p. 220. Le changement d'*ordo* dont parle Lambot est probablement à placer un peu plus tôt qu'il ne le dit.

39. Le nombre 153 n'est pas encore compris à partir de la progression arithmétique $1 + 2 + 3 + \dots + 17$, comme c'est le cas ensuite. Sur l'évolution d'Augustin dans l'interprétation des 153 poissons, voir *BA* 10, note complémentaire 63 et *RBén* 41, 1929, p. 148-149, dans l'apparat critique.

40. La manière dont Augustin se réfère dans *Ser.* 259, 2 à son explication antérieure (« de quibus iam, quantum memini, aliquando tractauimus ») suppose qu'il ne s'agit pas d'un sermon récent fait au même public que celui auquel il est en train de parler : dans ces cas-là, Augustin est beaucoup plus explicite. Sur ce point, S. Poque a raison ; mais elle a tort d'en déduire que cela implique que la pêche miraculeuse n'a pu être lue l'avant-veille (mercredi de Pâques), comme le veut l'*ordo* qu'on connaît ; en effet, Augustin ne s'astreignait pas toujours à commenter l'Évangile du jour pendant l'octave pascale, comme l'a noté Lambot (C. LAMBOT, « Les Sermons de saint Augustin sur les fêtes de Pâques », p. 165). Le fait que les *Diu. Quaest.* ne sont pas des sermons n'est pas un argument décisif contre notre hypothèse. Rien n'oblige en effet à penser qu'Augustin se réfère à un *sermon au peuple* antérieur. La remarque qu'il fait peut très bien ne s'adresser qu'à une partie de l'auditoire, par exemple sa petite communauté à laquelle il aurait donné l'enseignement consigné par écrit dans la *Question* 57.

moins qu'on n'aille penser que le Ps 11, plusieurs fois cité dans les § 3-11, n'ait été lu ou chanté ce jour-là. Cette homélie est encore millénariste, mais elle suppose déjà une réflexion plus élaborée sur le sujet. Comme le *Sermon 259*, le *Sermon Mai 94* s'efforce d'harmoniser la symbolique reçue du septième jour avec celle du huitième. Sept est le symbole du temps, puisque nous le mesurons par des semaines de sept jours : c'est le nombre de ce qui est instable, mobile, cyclique, le nombre auquel est liée la mortalité ; Augustin reprend avec insistance les termes de *uolumen, uoluere, uolubilitas* dans les § 3-6, ainsi que l'expression *circuitus (temporum)* sans doute empruntée au Ps 11, 9 où il est dit que « les impies tournent en rond » (§ 4). Le nombre huit, quant à lui, représente l'éternité, la continuité, la stabilité (§ 3), l'immortalité (§ 5).

Jusque-là, rien de millénariste. Mais Augustin affirme que « le sabbat désigné par le septième jour comporte, bien qu'il soit contenu dans le cycle temporel des jours, un *repos* qui a été promis *aux saints sur cette terre* »⁴¹, ce qui ressortit proprement au schéma millénariste. C'est seulement quand finit le temps, à l'issue du règne terrestre du Christ (dont la durée n'est pas précisée), qu'a lieu le jugement dernier : « De même que pour les saints il y a, une fois passé le temps septénaire, une félicité huitième et éternelle, de même, pour les impies, quand est achevé ce même déroulement septénaire, il y a le jugement conduisant au châtement »⁴².

Pour la première fois⁴³, Augustin découvre un sens à un détail qui l'avait intrigué à l'époque du *De Genesi contra Manichaeos* (1, 23, 41) : selon Gn 2, 2-3, le septième jour n'a pas de soir ; cela signifie, dit Augustin dans le *Ser. Mai 94*, que les saints passent du repos du septième millénaire au bonheur de l'éternité sans tristesse aucune (§ 4). Mais le changement qu'ils connaissent n'en est pas moins réel : « Autre chose en effet est de reposer dans le Seigneur en étant encore dans le temps – c'est ce qui est signifié par le septième jour, c'est-à-dire le sabbat – autre chose de transcender tous les temps et d'être uni, sans aucune fin désormais, à l'artisan du temps – ce qui est signifié par le huitième jour qui, en ne s'écoulant pas avec tous les autres, manifeste qu'il désigne l'éternité »⁴⁴.

41. AVG. *Ser. Mai 94*, 4, *PLS* 2, c. 485 : « Sabbatum, quod septimo die significatur, quamuis eodem dierum temporalis contineatur uolumine, habet utique requiem quae in hac terra sanctis promissa est ».

42. AVG. *Ser. Mai 94*, 3, c. 485 : « Sicut autem sanctis septenario tempore transito octaua est et aeterna felicitas, ita impiis eadem septenaria uolubilitate transacta octauum est poenale iudicium ».

43. Dans les œuvres anciennes, le thème n'apparaît que dans *Ser.* 9, 6 (qui est certainement antérieur à 403 et sans doute très proche dans le temps d'*In Ps.* 4, 1), et dans *Ser. Dolbeau* 17, 5, datable de 397.

44. AVG. *Ser. Mai 94*, 4, c. 485-486 : « Aliud est enim inter ipsa adhuc tempora requiescere in domino, quod die septimo id est sabbato significatur ; aliud autem transcendere omnia tempora et in artificem temporum sine ullo iam fine componi, quod octauo significatur die, qui non uolendo cum ceteris aeternitatis indicium habere declarat ».

C'est dans cette ère huitième que la mort est détruite et qu'Adam, fils prodigue, « reçoit à son retour la robe première, qui lui est rendue après la fatigue d'un long voyage, la nourriture des pourceaux et autres peines de la vie mortelle »⁴⁵. Il revêt alors l'immortalité et vit dans « un jour éternel »⁴⁶, « là où c'est toujours aujourd'hui »⁴⁷.

Le *Sermon Mai 94* révèle l'évolution d'Augustin. Toute mention des âges du monde a disparu, le chiffre six n'est pas désigné comme chiffre du temps de l'Église, et l'opposition n'est plus entre les chiffres six et sept. Seuls subsistent les nombres sept et huit, et la signification du premier se transforme : certes, il évoque encore « le repos promis aux saints sur cette terre » après les tempêtes de l'histoire⁴⁸, mais il désigne surtout le temps par rapport à l'éternité, si bien qu'il peut prendre une signification négative : les impies tournent en rond dans le cycle du temps (Ps 11, 9 : § 4 et 5), parce qu'ils ne désirent pas « le sabbat spirituel d'où leur attention pourrait être tendue vers l'éternité huitième » et négligent le Créateur au profit de la créature⁴⁹. Dans le *Sermon Mai 94*, l'intérêt d'Augustin se concentre sur le passage du septième au huitième jour, thème qu'on retrouve dans l'*Épître 55* et la *Cité de Dieu* (22, 30).

Avec le *Sermon 259, Mai 94 a* en commun quelques thèmes : la mention du repos des saints *sur cette terre*⁵⁰, l'idée que, jusqu'au jugement de Dieu, les grains de blé qui figurent les saints restent cachés par la balle sur l'aire⁵¹, et l'insistance sur le fait que le repos promis aux saints les mettra à l'abri des méchants et des trompeurs⁵². Mais la chronologie millénariste s'estompe dans le *Ser. Mai 94* ; le repos qui est clairement situé au septième âge par le *Ser. 259* tend, dans le *Ser. Mai 94*, à être repoussé au huitième âge : « Quand on aura voulu trouver son repos dans les autres hommes et qu'on aura rencontré, chez ceux en qui on le soupçonnait le moins, tromperies, ruses, vaine et superbe jactance, il est bon de fixer son regard sur le jour huitième et éternel où une joie

45. AVG. *Ser. Mai 4*, 5, c. 486 : « et rediens filius recipiat stolam primam, quae illi post longinquaere peregrinationis laborem pastionemque porcorum et ceteras uitae mortalis aerumnas ... reddatur ».

46. AVG. *Ser. Mai 94*, 3 et 7, c. 485 et 487 : « dies sempiternus ».

47. AVG. *Ser. Mai 94*, 6, c. 487 : « semper ibi hodie est ».

48. AVG. *Ser. Mai 94*, 4, c. 485 : « quamuis eodem dierum temporali contineatur uolumine, habet utique requiem quae in hac terra sanctis promissa est ».

49. AVG. *Ser. Mai 94*, 4, c. 486 : « non enim desiderant in septimo requiem sabbati spiritualis, unde possit etiam eorum in octauam aeternitatem porrigi intentio ; sed ipsi transitoriis celebrationibus dediti, deserto creatore ad creaturam colendam labuntur et impii fiunt ». Au sabbat, figure de la vie spirituelle, Augustin oppose les fêtes païennes, avec allusion à Rm 1, 25. Ce passage rappelle *Diu. quaest. 57*, où sept est le chiffre de la créature.

50. AVG. *Ser. 259*, 2 ; *Mai 94*, 4.

51. AVG. *Ser. 259*, 2 ; *Mai 94*, 6.

52. AVG. *Ser. 259*, 2 ; *Mai 94*, 3.

délivrée des soucis ne sera plus entamée par la société de l'homme inique »⁵³. Toute l'attention se reporte désormais sur le huitième jour, image de l'éternité.

Le *Sermon Mai* 94 appartient donc à une époque où Augustin commence à se détacher du millénarisme. Plus que du *Sermon* 259, c'est du commentaire sur le Psaume 6 qu'il se rapproche, en commentant comme lui l'en-tête de ce Psaume, « sur l'octave », et en mettant surtout l'accent sur la différence entre le septième et le huitième jour⁵⁴. Par ailleurs, le *Sermon Mai* 94 orchestre déjà un dossier de textes bibliques qu'on retrouve dans l'*Épître* 55 plus tardive⁵⁵. Peut-on dater ce sermon ? Au vu de ses rapports avec le *Sermon* 259, G. Folliet le plaçait en 393-395 ; S. Poque le date d'après 410⁵⁶, mais il nous semble que tous les arguments qu'on pourrait faire valoir pour une date tardive du sermon ne sont pas contraignants. Quels sont-ils en effet ?

Certains développements, qui paraissent à première vue dater de la période de la lutte contre Pélage, relèvent en fait d'une thématique très ancienne chez Augustin. Au § 6, le sermon cite Rm 11, 33 (les voies insondables de Dieu) et dit que, dès aujourd'hui, le Fils multiplie en secret, comme le grain sous la paille de l'aire, les fils de la Jérusalem céleste. Or, Rm 11, 33 revient très souvent dans les textes antipélagiens à propos du mystère de la grâce et de l'élection, et le thème de la cité de Dieu appartient surtout aux œuvres de la maturité. Toutefois, déjà dans l'*Enarratio* sur le Psaume 9, probablement rédigée en 395, il y a une anticipation du thème de la cité de Dieu ; Rm 11, 33 y est déjà cité, et Augustin y insiste aussi sur le thème des mystérieux desseins de Dieu⁵⁷. L'usage de Rm 11, 33 dans le *Ser. Mai* 94 ne nous oblige donc pas à considérer que *Mai* 94, 6 est postérieur à 410.

Le début de l'homélie oppose la génération charnelle de l'homme, né de parents humains, à la génération spirituelle où il a désormais Dieu pour père et l'Église pour mère : « la première amène avec soi le lien du péché, la seconde le dénoue »⁵⁸. C'est un fait que le *uinculum peccati* est une expression typique de la polémique antipélagienne, mais l'expression se lit déjà dans les premiers

53. AVG. *Ser. Mai* 94, 3, c. 485 : « Cum enim quisque requiescere uoluerit in aliis hominibus atque in multis in quibus minime putabat inuenerit fallacias et dolos et uanam superbamque iactantiam, bonum illi est ut respiciat in octauum sempiternumque diem, ubi eius secreta laetitia nullius iniqui societate sauciabitur ».

54. Voir plus loin p. 17-19.

55. *Ser. Mai* 94, 5. On a les citations ou allusions suivantes : 1 Co 15, 26 (= *Epist.* 55, 31) ; 1 Co 15, 53 (= *Epist.* 55, 23) ; Lc 15, 22 (= *Epist.* 55, 17) ; Rm 6, 9 (= *Epist.* 55, 23).

56. P.-P. VERBRAKEN, *Études critiques...*, p. 176.

57. AVG. *In Ps.* 9, 12 ; 9, 1. *Augustinus-Lexikon*, s. v. *Ciuitas Dei*, c. 959.

58. AVG. *Ser. Mai* 94, 1 : « in illa generatione peccati uinculum trahitur, in ista soluitur ».

livres des *Confessions*⁵⁹, et, en 394-395, le commentaire sur l'Épître aux Romains et les toutes premières *Enarrationes in Psalmos* offrent des formules très voisines⁶⁰. La formule « peccati uinculum trahitur » ne saurait donc constituer un argument dirimant pour reporter le *Sermon Mai* 94 après 410. Quant à l'antithèse entre les deux naissances, temporelle et spirituelle, elle figure en termes très semblables dans le *Ser.* 216⁶¹, qu'on regarde comme un des tout premiers d'Augustin, et qui est de toute manière ancien⁶² ; si dans ce sermon on ne trouve pas exactement le même vocabulaire que dans le *Sermon Mai* 94, Augustin y oppose également avec netteté le péché originel contracté par l'homme à la naissance au don de la vie reçu lors de la seconde naissance qu'est le baptême⁶³.

Le *Sermon* 216, qui présente des thèmes très semblables à ceux des *Enarrationes in Psalmos* dictées vers 395 par Augustin, fournit de plus un parallèle très frappant avec le *Ser. Mai* 94 : il évoque « le repos septième et perpétuel (*perennis*) » où l'homme jouira « d'une sûre immortalité et d'une immortelle sécurité » en citant le même passage du livre de Job : « Six fois, je t'ai arraché à ta détresse, et la septième, le malheur ne t'atteint plus (Jb 5, 19) »⁶⁴. Or ce verset, très rarement cité par les Pères, n'apparaît plus chez Augustin que dans les *Adnotationes in Job*, où il est accompagné de cette remarque laconique : « sacramentum sabbati »⁶⁵, ce qui suppose l'interprétation du *Ser. Mai* 94.

Il n'y a donc rien qui s'oppose à une datation ancienne du *Sermon Mai* 94. Et à côté des expressions qui peuvent à première lecture donner l'idée d'un sermon

59. AVG. *Conf.* 5, 9, 16 : « super originalis peccati uinculum, quo omnes in Adam morimur ; ... inimicitias quas tecum *contraxeram* peccatis meis » ; le livre V est probablement écrit en 397. Cf. aussi *Conf.* 13, 14, 15, où l'homme traîne (*trahimus*) les résidus des ténèbres du péché.

60. AVG. *In Rom.* 17 : « quas trahimus ex primo peccato primi hominis » ; *In Ps.* 2, 8 : « quidquid de peccatore limo contractum atque inolitum est ».

61. Dieu et l'Église sont les nouveaux parents du néophyte : *Ser.* 216, 8, *PL* 38, c. 1081.

62. Augustin se déclare au § 2 *contiro* des catéchumènes, c'est-à-dire novice dans ses nouvelles fonctions. Cette affirmation fait généralement dater le sermon du printemps 392 ou 393. Toutefois, c'est un sermon aux catéchumènes ; la prédication quadragésimale apparaît alors comme un des devoirs les plus importants de l'évêque, et on peut se demander si l'évêque Valérius s'en serait si vite déchargé au profit d'un tout jeune prêtre, fût-il aussi talentueux qu'Augustin. On peut y voir le premier enseignement d'Augustin aux catéchumènes, mais les nombreux et frappants parallèles existant entre ce sermon et les trente-deux premières *Enarrationes in Psalmos* invitent plutôt à le placer à l'époque de ces dernières, donc au printemps de 395. On peut imaginer que Valérius, malade et près de sa fin, s'est trouvé dans l'impossibilité de prêcher ce dernier Carême et en a laissé le soin à son bras droit.

63. AVG. *Ser.* 216, 8, *PL* 38, c. 1081 : « Illi nos generando in aeternam poenam generant, propter ueterem culpam ; isti regenerando nec poenam faciunt remanere nec culpam » ; d'un côté, il y a peine, misère et mort, de l'autre, bonheur et vie.

64. AVG. *Ser. Mai* 94, 4 ; *Ser.* 216, 8.

65. AVG. *Adn. Jb* 5, *CSEL* 28, 2, p. 517, 9.

tardif, de nombreux traits nous ramènent à la période de la lutte contre les donatistes⁶⁶. Les rapprochements que nous avons été amenée à faire invitent plutôt à le situer entre 395 et 399-400. Pour préciser davantage sa datation, il faudrait savoir quand Augustin s'est détourné du millénarisme, car, par sa thématique, ce sermon appartient à l'époque de transition.

II. – LES PREMIERS TEXTES NON MILLÉNARISTES

A. Les textes déjà reconnus comme tels

1) *Confessiones* XIII

Les *Confessiones* s'achèvent sur la perspective « du septième jour qui ne comprend pas de soir et n'a pas de couchant, puisque Tu l'as sanctifié pour qu'il dure toujours »⁶⁷. La formule ne se distingue pas en soi de celles qu'on peut trouver à l'époque où Augustin adhère encore au millénarisme ; mais l'évêque d'Hippone évoque ensuite « un repos *en dehors du temps* »⁶⁸, preuve qu'il a renoncé au chiliasme, où le septième millénaire appartient encore au temps. Le livre XIII fut probablement rédigé vers 400-401⁶⁹. Aussi est-ce vers 400 que G. Folliet place le rejet définitif du millénarisme par Augustin, en se fondant aussi sur l'*Epître* 55, pour laquelle il adoptait la date de 401⁷⁰.

66. La réflexion sur la multitude des images bibliques renvoyant à une même réalité (§ 2) se trouve dans *In Ps* 8, 1 et 10, 1 (en 395) ; au § 8, l'emploi du Ps 4, 3 rappelle *Conf.* 4, 12, 19 (et 9, 4, 9). L'image de la vallée des pleurs où l'homme est tombé et d'où il doit remonter vers Dieu (§ 5) est dans *Conf.* 4, 12, 9 et 9, 2, 2, et ne semble guère se retrouver après 406-408. L'emploi conjoint des v. 2 et 8 du Ps 11 (§ 3) se retrouve dans deux textes d'époque anti-donatiste : *Epist. cath.* 15, 38 ; *Ep.* 93, 33. Les sept mille qui n'ont pas ployé les genoux devant Baal (§ 5) sont également un thème caractéristique de cette époque, ainsi que l'emploi des images du vannage eschatologique (§ 6 : *Ps. c. part. Don.* 175-190, etc.). Celle de la *stola prima* de l'immortalité (§ 4) se retrouve dans les œuvres anciennes (cf. note 74). La formule irénéenne du § 6 (le Christ s'est fait fils d'homme pour faire de nous des fils de Dieu) trouve un parallèle dans le *Sermon Dolbeau* 6, 1 (peut-être hiver 403-404), et elle se trouve du reste déjà dans *CYPR. Op. eleem.* 1 (*SC* 440, p. 70, 1).

67. *AVG. Conf.* 13, 36, 51, *BA* 14, p. 530 : « *ad permansionem sempiternam* ».

68. *AVG. Conf.* 13, 37, 52 : « *quietem ex tempore* ».

69. *BA* 13, p. 53 (A. SOLIGNAC).

70. G. FOLLIET, « La typologie du sabbat chez saint Augustin... », p. 386 ; 381.

2) L'Épître 55

L'Épître 55 est une des deux lettres où Augustin répond aux questions de Januarius sur les rites et mystères de l'Église ; les *Retractationes* l'insèrent entre deux ouvrages appartenant au temps où la lutte antidonatiste battait son plein, le *De baptismo* et le *De opere monachorum*, deux traités qu'on situait traditionnellement en 400-401, mais que F. Dolbeau voudrait plutôt dater de 404⁷¹. Dans cette Épître 55, qui semble avoir été rédigée vers 401 ou en tout cas entre 401 et 404⁷², Augustin explique entre autres à son correspondant que, si les chrétiens sont tenus d'obéir aux commandements du décalogue, le précepte sabbatique ne doit pas être observé littéralement, mais spirituellement (§ 22)⁷³ : le sabbat préfigure l'œuvre de sanctification de l'Esprit Saint, puisque l'Écriture dit que « Dieu sanctifia le septième jour » (Gn 2, 3 ; § 18 et 20)⁷⁴.

L'intérêt de cette lettre réside dans l'effort d'Augustin pour distinguer la symbolique du septième et du huitième jour. Le septième jour est une transition consacrée par le Christ dans sa Passion (§ 17). C'est le repos de la mort, et c'est par ce repos que l'on revient à la vie que la chute a fait perdre à l'homme⁷⁵, l'immortalité, figurée par le huitième jour. Entre le septième et le huitième jour, le passage s'opère insensiblement : « le septième jour n'a pas de soir, parce qu'il représente un repos qui n'a pas de fin » ; « ce repos qui est éternel, voit le huitième jour lui succéder sans être détruit par lui ; autrement, il ne serait pas éternel [...] ; la première vie n'est pas ôtée, mais rendue éternelle »⁷⁶.

Dans cette perspective, on peut désormais distinguer plus nettement le septième du huitième jour. « Avant la résurrection des corps, dit Augustin, les âmes de tous les saints sont dans le repos, mais non encore dans cette activité qui animera les corps quand les âmes les auront repris ; cette activité est signifiée

71. *Retract.* 2, 20 ; F. DOLBEAU, *Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Paris, 1996, p. 480 et 359.

72. H. J. FREDE, *Kirchenschriftsteller. Verzeichnis und Sigel*, Freiburg, 1995² donne la date de 401 pour le *De opere monachorum* et 404 pour le *De baptismo*.

73. Sur cette interprétation du sabbat, voir l'article de G. FOLLIET, « La typologie du sabbat chez saint Augustin... »

74. L'Épître utilise un dossier de textes qui figure dans le *Ser. Mai* 94, 5 : cf. n. 55.

75. « Cette première vie est rendue à ceux qui reviennent du voyage et reçoivent la robe première (Lc 15, 22) », qui chez Augustin signifie l'immortalité ; *Epist.* 55, 17, *CSEL* 34, 2, p. 188, 12 : « illa autem uita quae de peregrinatione redeuntibus et primam stolam accipientibus redditur ». Cf. *In Ps.* 29, 1, 12 ; *Ser. Mai* 94, 5 ; *Quaest. Euang.* 2, 33.

76. *AVG. Epist.* 5 17, p. 188, 12 : « requies autem ultima sempiterna est, ac per hoc et octauus sempiternam beatitudinem habebit, quia requies illa quae sempiterna est excipitur ab octauo, non exstinguitur ; neque enim esset aliter sempiterna. Ita ergo erit octauus qui primus, ut prima uita non tollatur, sed reddatur aeterna ».

par le huitième jour »⁷⁷, et c'est la louange continue de Dieu. Autrement dit, le huitième jour symbolise la vie nouvelle qui suit la transformation du monde, le royaume où « le dernier ennemi, la mort, sera détruit »⁷⁸. Dans l'*Épître 55*, le septième jour représente l'état intermédiaire qui est celui de tous les justes avant la résurrection générale ; il ne figure plus un règne terrestre du Christ avant la restauration du cosmos, mais le repos des morts dans le Christ jusqu'à la résurrection finale⁷⁹.

B. Autres textes

1) *Contre Fauste*

Dans le *Contre Fauste*, Augustin précise que le repos des saints au septième jour a lieu « non en cette vie, mais dans l'autre » (« non in hac uita, sed in alia »), « là où le riche voit le repos du pauvre tandis que lui-même est torturé aux enfers »⁸⁰. Donc, le septième jour est l'image de cet état intermédiaire que connaissent les justes entre la mort et la résurrection générale qui adviendra aux derniers temps⁸¹ : il n'est plus question du royaume millénaire. Ce texte prouve que dès avant la *Lettre 55*, en 397-398, Augustin a déjà renoncé au millénarisme.

2) L'*Épître 36*

Dans l'*Épître 36*, Augustin répond aux questions du prêtre Casulanus sur le jeûne du sabbat qu'observent certaines Églises. À Rome et dans d'autres Églises

77. AVG. *Epist.* 55, 23, p. 194, 4 : « Animae quippe omnium sanctorum ante resurrectionem corporis sunt quidem in requie, sed in ea non sunt actione qua corpora recepta uegetantur. Talem quippe actionem significat dies octauus... »

78. AVG. *Epist.* 55, 31, p. 206, 6 : « regnum illud significat ubi aduersarium non habebimus » ; « cum et illa nouissima inimica destruetur mors ».

79. Il semble que ceci puisse être rattaché à la coutume chrétienne, attestée par Ambroise et Augustin, de venir au septième jour à la tombe des morts. Cf. F. CUMONT, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1966, p. 381, n. 3, qui cite AMBR. *Exc. frat.* 2, 2 et AVG. *Quaest. Hept.* 1, 172.

80. AVG. *C. Faust.* 12, 8, CSEL 25, p. 36, 17. Ce septième jour n'a pas de soir, parce qu'il n'y a plus dans cet état « nullus rerum defectus ».

81. On sait qu'il faut attendre le XIV^e s. pour que la croyance en la vision béatifique immédiatement après la mort s'impose. Augustin a partagé les hésitations de ses contemporains sur les représentations de la vie après la mort. Voir « Sein d'Abraham et paradis selon saint Augustin », BA 14, note complémentaire 8, p. 549-550 ; É. LAMIRANDE, *L'Église céleste selon Saint Augustin*, Paris, 1963, ch. 6 : « De la mort à la résurrection » ; A. STUIBER, *Refrigerium interim. Die Vorstellungen vom Zwischenzustand und die frühchristliche Grabeskunst*, Bonn, 1957, p. 43-105.

d'Occident, dit Augustin, on ne jeûne jamais le samedi, à l'exception du samedi saint, « jour où la chair du Christ reposa au tombeau comme Dieu, lors des premières œuvres du monde, s'est reposé ce jour-là de toutes ses œuvres » ; c'est en souvenir du deuil des disciples qu'ils jeûnent le samedi saint, tandis qu'ils rompent le jeûne les autres samedis, pour signifier le bien qu'est le repos du vrai sabbat⁸². Et il ajoute cette curieuse justification : « Il y a deux choses qui font espérer la béatitude des justes et la fin de toute misère : la mort et la résurrection des morts. Dans la mort est le repos, dont le prophète dit : "Entre dans tes celliers, mon peuple ; cache-toi pour un temps jusqu'à ce que passe la colère du Seigneur" (Is 26, 20, LXX). Mais, dans la résurrection, il y a félicité parfaite de l'homme total, chair et esprit »⁸³.

On ne comprend guère la raison d'être de cette citation d'Isaïe si l'on n'a en tête certaines pages de Tertullien et d'Ambroise. C'est que Tertullien, dans un passage de son traité *Sur la résurrection*, avait fait de ce verset une prophétie de la résurrection des morts : « Les celliers étaient les tombeaux dans lesquels devront reposer quelque temps ceux qui, à la fin du monde, lors de l'ultime colère, tomberont sous les coups de l'Antéchrist » ; avec un réalisme qui nous paraît de mauvais goût, Tertullien compare les tombes où les corps sont conservés aux réserves des caves ou celliers où l'on place les viandes salées ou séchées⁸⁴. Dans le *De excessu fratris Satyri*, Ambroise déclare lui aussi que les celliers représentent les tombes où les morts attendent *dans le repos* le jugement de Dieu précédant la résurrection⁸⁵. C'est ce dernier texte, avec son application d'Is 26, 20 au repos des morts, qui semble avoir influencé Augustin, plus que celui de Tertullien⁸⁶.

Dans l'*Épître* 36, le repos du septième jour est à la fois le repos de la mort et « le repos éternel en quoi réside le vrai sabbat » (§ 25) qui advient après la résurrection (§ 31). C'est une interprétation du septième âge analogue à celle de

82. AVG. *Epist.* 55, 31, p. 60-61 ; 25, p. 55, 5.

83. AVG. *Epist.* 55, 31, p. 60-61 : « Duo quippe sunt quae iustorum beatitudinem et omnis miseriae finem sperari faciunt, mors et resurrectio mortuorum. In morte requies est, de qua dicitur per prophetam : "Plebs mea, intra in cellaria tua ; abscondere pusillum donec transeat ira domini". In resurrectione autem, in homine toto, id est in carne et spiritu, perfecta felicitas ».

84. TERT. *Res.* 27, 4-6, CC 2, p. 956, 12-29 : « Sepulcra erant cellae promae, in quibus paulisper requiescere habebant qui in finibus saeculi sub ultima ira per antichristum uim excesserint ». CLEM. R. *Cor.* 50, 3-4, SC 167, p. 80-183 et AMBR. *Bon. mort.* 10, 46, CSEL 32, 1, p. 742, 3, assimilent les *cellaria* d'Is 26, 20 au séjour des morts.

85. AMBR. *Exc. Sat.* 2, 67-68, CSEL 73, p. 286, 10 s.

86. Chez Ambroise comme chez Augustin, l'aspect apocalyptique s'estompe, tandis que Tertullien semble n'appliquer le verset qu'aux morts de l'ultime persécution ; de même Eusèbe (*Fr. in Lc.*, PG 24, 585 A) et Hilaire de Poitiers (*In Mat.* 26, 5, SC 258, p. 198-199) y voient une sorte de pré-jugement divin qui, lors de la dernière tribulation, sépare les justes des impies pour les mettre à l'abri de la colère.

l'Épître 55 : repos de la mort dans la tombe avant la résurrection, à l'image du séjour du Christ au tombeau du samedi saint qui précède le matin de Pâques. L'Épître 36 représente une tentative pour trouver une solution non millénariste au repos du septième âge, et c'est probablement une des toutes premières, si la lettre a bien été écrite vers 395-397, comme on le pense généralement⁸⁷, et non en 416-422, comme le veut A. Mandouze⁸⁸.

3) *Enarratio in Psalmum 6*

Le début de l'*Enarratio 6*, qui commente le titre « pro octavo » du Psaume a été insuffisamment exploité par tous ceux qui se sont penchés sur le millénarisme d'Augustin, pour deux raisons. D'une part, le texte est déroutant, parce qu'il commence par rejeter l'idée que l'histoire du monde est constituée d'une suite de six à sept millénaires (§ 1) et qu'il semble immédiatement après retomber dans ces conceptions millénaristes en plaçant le jugement dernier au huitième jour (§ 2). D'autre part, la datation de l'*Enarratio 6* proposée par A. Kunzelmann (vers 392), adoptée ensuite par G. Folliet et K. H. Schwarte a conduit à ne prêter attention qu'au premier paragraphe. G. Folliet utilise le texte pour montrer que « au moment où il se montre le plus favorable au millénarisme, Augustin rejette l'interprétation du chiffre de mille ans »⁸⁹. K. H. Schwarte en déduit seulement qu'Augustin a eu très tôt connaissance de l'interprétation chiliaste de l'heptaméron, quitte à ajouter que le § 2 implique que cette connaissance est assez vague⁹⁰. L'auteur qui a vu le plus clair est J. Daniélou, parce qu'il ne s'embarrassait pas de chronologie augustiniennne : pour lui *In Ps. 6* appartient à l'époque où Augustin a écarté tout millénarisme⁹¹. Il nous faut à notre tour analyser ce texte avant de revenir sur la question de sa datation.

87. La date de 395 a son origine dans l'adresse de la lettre, où Augustin se déclare *com-presbyter* de Casulanus et non évêque (cf. *CSEL* 58, p. 14) ; mais on constate qu'Augustin fait encore de même vers 399 avec Jérôme (*Epist.* 40). La lettre est en tout cas antérieure à avril 397, car Augustin y parle d'Ambroise comme de quelqu'un qui est encore en vie.

88. A. MANDOUZE, *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire. I, Afrique (303-533)*, Paris, 1982, p. 199, n. 1, avec renvoi à sa thèse complémentaire dactylographiée. L'argument d'A. Mandouze est la place de la lettre dans l'*Indiculum* de Possidius. La lettre est effectivement citée au milieu d'autres textes dont le plus ancien n'est pas antérieur à 401. Mais le fait qu'il n'y ait en tout et pour tout que deux citations d'Is 26, 20 chez Augustin, l'une dans l'*Epist.* 36, et la seconde vers 400 dans les *Adnotationes in Iob*, où elle est accompagnée d'une interprétation analogue à celle de l'Épître 36, suggère plutôt une datation haute pour cette lettre ; cf. *Adn. Iob* 14, *CSEL* 28, 2, p. 539, 9 ; « jusqu'à ce que passe la colère » signifie dans ce texte : jusqu'à ce que disparaisse notre mortalité et que nous parvenions à la résurrection.

89. G. FOLLIET, « La typologie du sabbat chez saint Augustin... », p. 387.

90. K. H. SCHWARTE, *Die Vorgeschichte der augustinischen Weltalterlehre*, p. 278.

91. J. DANIELOU, *Bible et liturgie*, p. 384-385.

L'*Enarratio* sur le Psaume 6 considère que tout le Psaume est une prière de supplication de l'Église qui demande d'échapper à la condamnation lors du jugement dernier : cette exégèse est fondée sur l'intensité particulière de l'imploration, sur l'expression hyperbolique de la crainte qu'on trouve dans le Psaume 6, sur la mention de la colère de Dieu et de l'enfer (v. 2 et 6) et sur le fait que le v. 9 est appliqué par Mt 7, 23 au jour du jugement. Elle s'appuie surtout sur l'interprétation de l'en-tête du Psaume qui, dans la Septante et les Vieilles Latines portait : « Sur (ou : pour) l'octave ». Ce huitième jour, dit Augustin, désigne le jugement dernier, et il signale d'emblée que cette idée lui vient de la tradition : « Quelques auteurs (*nonnulli*) ont vu là le jour du jugement, c'est-à-dire le temps de l'avènement de notre Seigneur, quand il viendra juger les vivants et les morts. Cet avènement, si l'on fait le calcul depuis Adam, arrivera, croit-on, après sept mille ans : les sept mille ans passent comme les sept jours, puis vient ce temps qu'on peut appeler huitième jour »⁹².

Qui sont les auteurs qui faisaient du huitième jour du Ps 6 le jour du jugement ? C'est Hippolyte, qu'Augustin n'a jamais lu, et c'est Victorin de Poetovio qui écrivait sous son influence dans le *De fabrica mundi* : « Si David dans le Psaume 6 prie le Seigneur "en vue du huitième jour", c'est "pour qu'il ne le corrige ni ne le châtie avec colère et fureur". C'est là en effet le huitième jour où doit réellement advenir le jugement, ce huitième jour qui sera en dehors du déroulement de l'économie de la semaine »⁹³. Telle est certainement la source d'Augustin, car cette exégèse n'est pas attestée ailleurs à date ancienne. Elle est vénérable, puisqu'elle provient du « martyr Victorin », et l'on comprend donc qu'Augustin veuille la sauver malgré les réserves qu'il peut avoir : « On peut, même sans calcul chronologique téméraire, voir dans le huitième jour celui du jugement »⁹⁴.

Ce que rejette Augustin, c'est l'idée que l'histoire du monde aurait une durée prédéterminée de sept mille ans : « Si en effet le jour (du jugement) doit advenir au bout de sept mille ans, tout homme peut, par le calcul des années, connaître le jour de la venue du Christ »⁹⁵. Or, le Christ a dit que nul, pas même le Fils, ne connaît ce jour (Mt 24, 36). Cette ignorance du Fils était une question fort débattue de la polémique anti-arienne, dans la mesure où elle suggérait une

92. AVG. *In Ps.* 6, 1, CC 38, p. 27, 3-9 : « Visum est autem nonnullis diem iudicii significare, id est tempus aduentus domini nostri, quo uenturus est iudicare uiuos et mortuos. qui aduentus, computatis annis ab Adam, post septem annorum milia futurus creditur ; ut septem annorum milia tamquam septem dies transeant, deinde illud tempus tamquam dies octauus adueniat ».

93. VICT. *Fabr.* 6, SC 423, p. 142.

94. AVG. *In Ps.* 6, 2, p. 27, 3-4 : « Potest quidem, etiam nulla annorum temeraria supputatione, dies iudicii octauus intellegi ».

95. AVG. *In Ps.* 6, 1, p. 27, 15-17 : « Si enim post septem milia annorum ille dies uenturus est, omnis homo potest annis computatis aduentum eius addiscere ». Cf. *Ser.* 93, 8 (de 411-412).

infériorité du Fils par rapport au Père, et Augustin prend donc le temps d'expliquer comment il faut entendre les choses avant de revenir à son sujet. Son rejet des computs millénaristes, fondés sur la typologie de la semaine primordiale qu'il trouvait notamment dans le texte de Victorin déjà mentionné, n'a rien qui puisse surprendre de la part d'un homme qui avait écouté et lu les enseignements d'Ambroise, car l'évêque de Milan, fervent lecteur d'Origène, disait déjà : « On compte plus de six mille ans (pour l'histoire des hommes), et nous préférons entendre les six jours comme un symbole » ; pour lui, l'octave de l'entête du Ps 6 était seulement une désignation de la résurrection⁹⁶.

L'idée que le huitième jour est celui du jugement est à l'origine une idée chiliaste ; elle suppose, après les six jours attribués à l'activité du monde, le repos sabbatique du septième. Garder la symbolique du jugement au huitième jour supposait que l'on proposât une nouvelle explication du septième jour, et c'est ce que va faire Augustin. Il en propose même deux, en réalisant ce tour de force d'éviter totalement de mentionner à ce sujet le sabbat. La première interprétation des nombres sept et huit en fait les symboles respectifs du temps et de l'éternité, comme dans le *Sermon Mai* 94 : « Après la fin de ce monde, quand les âmes des justes auront reçu la vie éternelle, elles ne seront plus soumises au temps ; et puisque l'ensemble du temps se déroule en cycles de sept jours, on a pu appeler huitième le jour qui échappera à cette mobilité »⁹⁷. Telle était l'interprétation des Pères orientaux⁹⁸ : cette symbolique des chiffres sept et huit remonte indirectement à la *République* de Platon, où sept, nombre des planètes (astres errants) est le nombre de l'action, et huit, nombre de la sphère des fixes, celui du repos⁹⁹. Reprise par Origène¹⁰⁰, elle est également connue d'Ambroise, de la bouche duquel Augustin pourrait l'avoir entendue¹⁰¹.

La seconde interprétation proposée par Augustin est plus complexe ; elle apporte à la première des précisions supplémentaires plutôt qu'elle ne la contredit. Le nombre huit est ce qui est au-delà de sept. Sept est encore le temps de l'histoire du monde, vue sous un autre angle : elle se déroule en deux phases, respectivement désignées par les chiffres quatre et trois, qui correspondent l'un

96. AMBR. *In Lc* 7, 6-7, SC 52, p. 10-11.

97. AVG. *In Ps.* 6, 2, p. 28, l. 5-8 : « post finem huius saeculi accepta uita aeterna uita, tunc non erunt animae iustorum obnoxiae temporibus ; et quoniam omnia tempora septem dierum istorum repetitione uoluntur, octauus forte ille dictus est qui uarietatem istam non habebit ».

98. J. DANIELOU, *Bible et liturgie*, p. 373.

99. PLATON, *République* 10, 616b, déjà appliqué à la symbolique du huitième jour par CLEM. A. *Strom.* 6, 138, 1 : J. DANIELOU, *Message évangélique et culture hellénistique aux second et troisième siècles*, Paris, 1961, p. 120.

100. ORIG. *Hom. Lev.* 8, 4, SC 287, p. 22 ; *In Rom.*, PG 14, 907 D ; *In Ps.*, PG 12, 1624 B-C.

101. Sur la symbolique du chiffre huit chez Ambroise, voir F. J. DÖLGER, « Zur Symbolik des altchristlichen Taufhauses », *Antike und Christentum* 4, 1934, p. 160-165 ; V. HAHN, *Das Wahre Gesetz*, Münster, 1968, p. 76-92.

(quatre) au temps de l'ancienne Alliance, l'autre (trois) à la nouvelle. Quatre est le nombre du corps, constitué des quatre éléments, caractérisé par les quatre qualités, sec, humide, froid, chaud, et réglé par les quatre saisons. C'est donc le nombre qui régit la vie « selon la chair » du vieil homme, le temps des observances charnelles de la Loi ancienne, qui ont pour fonction de préfigurer les réalités du Nouveau Testament, mais sont impuissantes pour arracher l'humanité à la mort, conséquence de la prévarication d'Adam. Cette période va « d'Adam à Moïse » (Rm 5, 14), ce qu'Augustin comprend de la même façon que dans son commentaire de l'Épître aux Romains ; Moïse représente la Loi, et donc d'Adam à Moïse (inclus) signifie : pendant tout le temps de la Loi¹⁰². Le nombre trois est rapporté au principe spirituel de l'homme, en référence à la tripartition cœur/âme/esprit qu'on trouve en Mt 22, 37. Il symbolise le temps qui va de la venue du Christ à la fin de l'Église, où invitation est faite à l'homme de vivre selon l'esprit, selon « l'homme intérieur », « l'homme nouveau », moyennant une nouvelle naissance.

Dans ce développement, les nombres sept et huit ont valeur purement symbolique. Il n'y a plus six ou sept âges du monde couronnés par un huitième, mais seulement deux périodes distinctes (*duae generationes*), avant et après l'Incarnation. La Parousie a lieu à l'enseigne du chiffre sept, et non à la fin du sixième âge, comme l'avait bien remarqué K. H. Schwarte¹⁰³. Dans *In Ps. 6, 2*, l'avènement du Christ est immédiatement suivi du jugement dernier : « Une fois accompli le nombre du corps qui renvoie au vieil homme et à l'ancienne Alliance, une fois accomplis aussi les nombres de l'âme relatifs à l'homme nouveau et à la nouvelle Alliance, le nombre sept étant ainsi accompli – car chacun de ces deux éléments se réalise dans le temps, le nombre quatre dans le corps et le nombre trois dans l'âme – alors viendra le nombre huit, le jour du jugement qui, en rendant à chacun ce qui est dû à ses mérites, fera passer les saints à la vie éternelle, et non plus à des œuvres temporelles, tandis qu'il condamnera les impies pour l'éternité »¹⁰⁴. Il n'y a plus deux résurrections et deux jugements distincts comme dans la chronologie millénariste inspirée d'Ap 20-21, et il n'existe plus de période intermédiaire entre le retour du Seigneur et le renouvellement du monde : le chiffre sept appartient résolument au temps.

In Ps 6 serait-il le premier texte non millénariste d'Augustin ? Si on le compare aux textes précédemment étudiés, on constate qu'il est proche à bien des égards du *Ser. Mai 94*, par l'attention portée au titre du Psaume 6, par l'attri-

102. AVG. *In Rom. 29*.

103. K. H. SCHWARTE, *Die Vorgeschichte der augustinischen Weltalterlehre*, p. 278.

104. AVG. *In Ps. 6, 2*, p. 28, 40-48 : « Peractis igitur numeris corporis ad ueterem hominem et ad uetus testamentum pertinentibus, peractis etiam numeris animi ad nouum hominem et ad nouum testamentum relatis, sicut septenario numero transacto, quia unumquodque temporaliter agitur, quaternario in corpus, ternario in animum distributo, ueniet octauus iudicii dies, qui meritis tribuens quod debetur, iam non ad opera temporalia, sed ad uitam aeternam sanctos transferet, impios uero damnabit in aeternum ».

bution du nombre sept à l'écoulement du temps et du nombre huit à l'éternité. Mais le *Ser. Mai* 94 est encore millénariste et mentionne le repos du sabbat, ici totalement absent ; et il ignore les spéculations sur le fait que le nombre sept désigne l'être humain corps (= 4) et âme (= 3). Celles-ci sont développées dans la 57^e des *Quatre-vingt-trois questions diverses*¹⁰⁵, et c'est probablement à *Diu. quaest.* 57, qui date des années 391-394 et qui est encore millénariste, que renvoie Augustin quand il dit dans *In Ps.* 6 à propos du nombre du corps « qu'il en est traité *ailleurs* de façon plus subtile, mais plus obscure »¹⁰⁶. *In Ps.* 6 serait donc postérieur¹⁰⁷.

Un autre indice de datation peut être tiré d'*In Ps.* 6. Augustin y déclare, en citant partiellement Mt 22, 37, qui enjoint d'aimer Dieu « de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit », que ce n'est pas le lieu de développer la signification de ce groupe ternaire quand on traite du Psautier, mais qu'il faudrait le faire en commentant l'Évangile¹⁰⁸. Lui qui vient de rappeler qu'il a déjà traité ailleurs du nombre quatre ne dit pas qu'il ait jamais traité ce dernier point. Or, les deux premiers développements d'Augustin sur la triple injonction matthéenne se trouvent respectivement dans le *De doctrina christiana* (1, 22, 21), fin 396 ou début 397, et le *Sermon Dolbeau* 10, de juin 397¹⁰⁹. *In Ps.* 6 est par conséquent certainement antérieur à juin 397, si ce n'est à la fin de 396. *In Ps.* 6 est donc postérieur à 391-394 et antérieur à 396-397, un créneau qui correspond aux résultats des recherches de notre équipe sur la chronologie des 32 premières *Enarrationes in Psalmos*, dont nous situons la rédaction en 395¹¹⁰.

Cette date de 395 pourrait expliquer que la réfutation du millénarisme dans l'*Enarratio* 6 est assortie d'une certaine véhémence, alors qu'Augustin manifeste ultérieurement plus d'indulgence pour ceux qui croient que l'histoire

105. Cf. aussi *Diu. quaest.* 81 ; *Ser.* 252, 10 (en 396-397) ; *Doctr.* 2, 16, 23 (396-397).

106. AVG. *In Ps.* 6, 2, p. 28, 32 : « Nam de quaternario numero corporis tractatur etiam alibi subtilius sed obscurius ».

107. Autre argument pour placer *In Ps.* 6 après la *Question* 57 : dans les exemples donnés pour asseoir l'idée que le nombre quatre désigne le corps figurent les quatre saisons, absentes du développement parallèle de *Div. quaest.* 57, mais présentes dans le *Sermon* 252 et dans le *De doctrina christiana* en 396-397.

108. AVG. *In Ps.* 6, 2, p. 28, 37 : « de quibus singulis non in psalterio, sed in euangelio disputandum est ».

109. F. DOLBEAU, *Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, p. 42.

110. Voir sur cette question de la datation l'exposé d'É. Rebillard dans l'introduction du premier volume des *Enarrationes* dans la Bibliothèque Augustinienne (à paraître). H. Müller, de l'équipe du CSEL à Vienne, nous a dit qu'elle parvenait de son côté à des conclusions similaires.

humaine doit durer 6 000 ans¹¹¹. En effet, cette année-là a vu paraître (peut-être à Rome), le *Prologus Paschae ad Vitalem*, qui témoigne de l'intérêt des milieux cléricaux pour ces problèmes de chronologie. Si l'ouvrage n'est pas millénariste, il utilise des documents qui l'étaient, et sa chronologie, inspirée de celle d'Hippolyte, est assez embrouillée pour que l'on puisse en déduire que l'on approche de la fin des 6 000 ans fatidiques¹¹². Que l'idée en soit répandue en cette fin du iv^e siècle est aussi prouvé par le *De mundi duratione* que Julius Hilarianus (un donatiste ?) publie en mars 397 et dans lequel on lit qu'au temps de l'Incarnation « le reste 401 ans pour que soient achevés les six mille ans »¹¹³.

III. – DEUX AUTRES TEXTES À PRENDRE EN CONSIDÉRATION : SER. 252 ET DIV. QVAEST. 81

Il nous faut tenir compte de deux autres textes qui, s'ils n'abordent ni l'un ni l'autre la question du sabbat et de sa signification typologique, n'en sont pas moins de première importance pour le sujet qui nous occupe. Ils ont en commun de traiter de la pêche miraculeuse des 153 poissons relatée à la fin de l'Évangile de Jean (21, 11), un épisode déjà utilisé dans deux de nos textes millénaristes, le *Sermon 259* et la *Question 57*.

A. Le Sermon 252

Ce sermon est assez bien daté. C'est une prédication de l'octave pascale, où Augustin rappelle à ses auditeurs la lutte que, prêtre encore, il a dû soutenir à Hippone, contre l'habitude africaine de pratiquer le *refrigerium* dans les

111. Augustin affirme dans le *Ser. Dolbeau 2, 16 (Vingt-six sermons, p. 339 ; 358)* que cela fait déjà près de 6 000 ans que Satan fait la guerre aux saints ; *Trin.* 4, 4, 7, *BA 15*, p. 356 : « Pour nous refaire à l'image de Dieu, le Fils de Dieu est venu se faire fils de l'homme, au sixième âge de l'humanité. *Nous en sommes actuellement à cet âge-là, si l'on donne mille ans à chaque période* ou si l'on part des dates vraiment historiques fournies par l'Écriture Sainte » ; *Ciu.* 20, 7, *BA 37*, p. 214 : « Quant aux mille ans, ils peuvent, autant que je le vois, être compris de deux manières : ou bien cet événement se produira dans les derniers mille ans, c'est-à-dire au sixième millénaire considéré comme un sixième jour... »

112. H. INGLEBERT, *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome*, Paris, 1996, p. 595-596.

113. IVL. HILAR. *Rat. pasc. (= de duratione mundi)*, *PL 13*, 1106. Cf. H. INGLEBERT, *Les Romains chrétiens...*, p. 596-597.

basiliques et chapelles martyriales¹¹⁴. Il fait allusion à des événements d'avril-mai 395 rapportés en détail dans une lettre adressée à Alypius, déjà évêque de Thagaste¹¹⁵. Tous les critiques admettent qu'un pareil rappel ne saurait être trop éloigné des faits racontés, et ils datent l'homélie de 396, parfois même du 18 avril de cette année¹¹⁶. C'est peut-être trop de précision, et mieux vaut s'en tenir à l'indication de S. Poque : « au début de l'épiscopat »¹¹⁷.

La comparaison avec le *Sermon* 259 que nous avons déjà analysé est des plus instructive. Les deux prédications offrent à bien des égards des ressemblances. Toutes deux prennent place dans l'octave pascale, parlent des 153 poissons et expliquent la signification des nombres 40 et 50¹¹⁸. Des deux côtés, les 153 poissons figurent l'Église future où il n'y aura plus de méchants ni de tromperie, car le Christ révélera les secrets des cœurs¹¹⁹. L'image du battage et du vannage du blé est largement utilisée dans les deux sermons pour évoquer la séparation eschatologique des justes et des pécheurs¹²⁰.

Dans le *Sermon* 252, toutefois, il n'y a plus rien de millénariste, alors que le *Sermon* 259 parlait explicitement d'un royaume terrestre du Christ à la fin des temps. Augustin y insiste sur le fait que la pêche miraculeuse de Jn 21 a lieu après la résurrection, pour signifier « la vie nouvelle que nous aurons *quand ce monde aura passé* »¹²¹. Ce n'est plus *in hac terra*, comme dans le *Sermon* 259, 2, que se trouve l'Église sainte eschatologique, mais « dans la sainte Jérusalem »¹²², qui représente le monde renouvelé d'Ap 21, et qui, en *Diu. quaest.* 57, 2, évoque l'éternité et non les mille ans de règne terrestre. Il est certes question de « repos éternel » en relation avec la typologie de la semaine primordiale du monde, mais il s'agit d'un repos éternel avec les anges (§ 6 ; 11) ; l'homme y possède un corps ressuscité, immortel, qui ne connaît plus les

114. AVG. *Ser.* 259, 4 ; sur ces coutumes en Afrique et sur l'épisode en question, voir V. SAXER, *Morts, martyrs, reliques en Afrique chrétienne aux premiers siècles*, Paris, 1980, p. 142-145.

115. AVG. *Epist.* 29 ; pour la datation, voir O. PERLER et J.-L. MAIER, *Les voyages de Saint Augustin*, p. 173-174.

116. P.-P. VERBRAKEN, *Étude critique...*, p. 118 ; A. KUNZELMANN, *Die Chronologie...*, p. 492.

117. S. POQUE, *RBén* 74, 1964 ; C. LAMBOT, *RBén* 79, 1969, p. 170. À noter un rapprochement du *Ser.* 252, 3 (« leuibis umeris secuti sunt Christum »), avec le livre VIII des *Confessions* (8, 7, 18), qu'on date de 397 : « umeris liberioribus pennas recipiunt ».

118. AVG. *Ser.* 259, 3 déclare que $50 = 7^2 + 1$, mais aussi $40 + 10$ (cette dernière explication est la seule qu'on trouve en *Ser.* 252, 10-11).

119. On a de part et d'autre la même citation de 1 Co 4, 5 pour appuyer cette idée : *Ser.* 252, 7 ; *Ser.* 259, 2.

120. AVG. *Ser.* 252, 5 ; *Ser.* 259, 2.

121. AVG. *Ser.* 252, 3 : « nouam uitam ... quam habebimus cum hoc saeculum transierit ».

122. AVG. *Ser.* 252, 7 : « ... iam futura ecclesia in illa Hierusalem sancta ».

besoins terrestres¹²³, et il y jouit « de la vision de la sagesse immortelle qui ne connaît pas le temps »¹²⁴.

Si le *Sermon 252* a en commun avec le *Sermon Mai 94* d'accumuler les oxymores en parlant d'un repos actif des saints¹²⁵, il est beaucoup plus proche de l'*Épître 55* que des textes plus anciens¹²⁶. Mais il est certainement antérieur à cette *Épître*, car, pour ce qui est du traitement des 153 poissons, il ne possède que l'interprétation augustinienne la plus ancienne ($153 = 3 \times 50 + 3$) et non celle qui la remplace à partir de l'*Épître 55* ($153 = 1 + 2 + 3 + \dots + 17$)¹²⁷.

B. La Question 81 des 83 *Diuersae quaestiones*

Cette *Question* est sans doute de très peu antérieure à l'accession d'Augustin à l'épiscopat, et datable de 395-396¹²⁸. Ce n'est que lorsqu'on la compare avec la *Question 57*, dont elle pourrait sembler un doublet, puisqu'elle traite comme elle des nombres 40, 50 et des 153 poissons, qu'on mesure le chemin qu'Augustin a parcouru entre les deux. Les deux *Questions* rapportent au nombre quarante la *dispensatio temporalis*, « l'économie temporelle qui fut organisée pour notre salut », et « l'indigence de ce siècle qui se déroule par le mouvement des corps et le temps »¹²⁹ ; quant au nombre cinquante, que l'on obtient en ajoutant au précédent le nombre dix, symbole de la perfection apportée par l'Esprit

123. Avg. *Ser. 252*, 7 : plus de « *pellis mortalitatis* » où dissimuler ses ruses ; § 9 : la louange perpétuelle est possible, car l'homme ne connaît plus la fatigue (cf. *Epist. 55*, 23, où la louange perpétuelle est caractéristique du huitième jour).

124. Avg. *Ser. 252*, 10 : « *uisio sapientiae immortalis sine tempore* » ; « *cum transierint enim tempora, uidebimus sapientiam sicut est* ».

125. Avg. *Ser. 252*, 9 ; *Ser. Mai 94*, 3 : « *uigilans quies* » ; « *infatigabiliter otiosae* ». Cf. aussi *Epist. 55*, 17 : « *tranquillitas actionis otiosae* ».

126. La vie dans l'au-delà est décrite comme une louange continue, figurée par le temps pascal où l'on chante l'alleluia, une louange que n'entrave plus désormais la faiblesse du corps : *Ser. 252*, 9 ; *Epist. 55*, 28 : « *laus sine defectu* » ; le thème revient vers 403-404 dans le *Sermon Dolbeau 21*, 15. Le *Sermon 252* donne du chiffre quarante une interprétation qui, notamment par la valeur accordée au chiffre quatre, se rapproche beaucoup plus des considérations de l'*Épître 55* que des *Diverses questions 7* et 61. Le *Sermon 252* (§ 10) et l'*Épître 55* (§ 28) évoquent les quatre vents et les quatre saisons, les *Diverses questions* les quatre « qualités » (sec, humide, froid, chaud).

127. Sur les 153 poissons, voir *BA 10*, note complémentaire 63 et *RBén 41*, 1929, p. 148-149.

128. Elle fait partie des huit questions postérieures à celles qui sont clairement contemporaines des ouvrages de 394-395. Voir F. COCCHINI, « *Dal De Diuersis Quaestionibus LXXXIII...* », p. 69 (cf. *supra* note 16).

129. Avg. *Diu. quaest. 57*, 2 : « *temporalem dispensationem ... quae pro salute nostra gesta est* » ; « *saeculi huius, quod motu corporum et temporibus agit, ostendens inopiam* » ; *Diu. quaest. 81*, 2 : « *temporali dispensatione quae ad fidem pertinet* ».

Saint¹³⁰, il représente « l'Église désormais purifiée et parfaite, qui embrasse, dans la charité, la foi en l'économie temporelle et l'espérance en l'éternité future » (*Quaest.* 57, 2), « l'Église d'alors, où il n'y aura plus nulle tristesse, nulle promiscuité avec les méchants, nulle iniquité, mais allégresse et paix et joie » (*Quaest.* 81, 2)¹³¹.

Le contenu des deux *Questions* est donc fort semblable. Toutefois, on ne trouve plus la moindre trace de millénarisme dans la seconde ; le nombre cinquante y figure « la science entièrement constituée et l'éternelle régénération »¹³². Qu'Augustin ait là en tête l'ultime transformation des hommes dans le cosmos renouvelé est prouvé par la suite. Il ajoute en effet : « On n'aura plus besoin alors de ressources matérielles (*corporalibus adiumentis*) et c'est l'intellect qui sera le siège de la foi et de la sagesse »¹³³, ce qui, remis dans son contexte, signifie que l'on passera de la connaissance par les sens, caractéristique de la croyance inhérente à la vie en ce monde (*fides*), à une connaissance supérieure, par laquelle « on ne croit plus seulement, mais où l'on comprend », « une contemplation qui au lieu de venir et passer, demeure éternellement »¹³⁴. Dans les deux *Questions*, le nombre 50 est en relation avec l'éternité et la fin de la vie temporelle ; mais, à la différence de la *Question* 57, la *Question* 81 ne connaît plus de règne intermédiaire du Christ sur la terre à la Parousie. En 395-396, donc, Augustin a déjà renoncé au millénarisme.

Conclusions

Ainsi, c'est entre le *Contre Adimante* et les derniers enseignements d'Augustin prêtre, rassemblés au début de l'épiscopat dans les *83 Diverses questions*,

130. AVG. *Diu. quaest.* 57, 2 : « Quae perfectio, sicut dictum est, denario numero significatur » ; « eadem perfectionem quae per spiritum sanctum confertur denario numero indicans » ; *Diu. quaest.* 81, 1 : le nombre 10 « résume toute la science », la connaissance parfaite du Créateur et de la créature (le lien avec le don de l'Esprit apparaît au § 2).

131. AVG. *Diu. quaest.* 57, 2, p. 164 : « recte uidetur quinquagenarius numerus ad ecclesiam pertinere, sed iam purgatam atque perfectam, quae temporalis dispensationis fidem atque aeternitatis futurae spem charitate amplexatur » ; *Diu. quaest.* 81, 2 p. 366 : « talis ecclesia, in qua nullus erit maeror, nulla permixtio malorum hominum, nulla iniquitas, sed laetitia et pax et gaudium ».

132. AVG. *Diu. quaest.* 81, 3, p. 368 : « ipsam disciplinam et temporali dispensatione et aeterna regeneratione perfectam ».

133. AVG. *Diu. quaest.* 81, 3, p. 368-370 : « quia enim tunc non erit opus corporalibus adiumentis et animo continebitur fides atque sapientia ».

134. AVG. *Diu. quaest.* 81, 1 : « ut non solum credendo, sed etiam intellegendo disciplina firmetur » ; « contemplationi quae non uenit et transit, sed semper manet ». Toutes ces considérations reposent sur la conception platonicienne de la connaissance : cf. BA 10, note complémentaire 3, p. 702-703 ; BA 9, p. 706.

qu'Augustin a rejeté le millénarisme. Autrement dit, si chez Augustin le récent converti et le prêtre furent millénaristes, l'évêque ne l'était plus.

Donc, si nous admettons qu'Augustin a été consacré évêque pendant l'été 395¹³⁵, le renoncement au millénarisme s'est fait avant cette date et, si nos conclusions sont exactes, on peut, en tenant compte de la chronologie relative que nous avons établie et des quelques points fixes dont on dispose, avancer la succession suivante pour les principaux textes dont nous avons parlé :

– Textes millénaristes :

1. *De Genesi contra Manichaeos* (388-389)
2. *De uera religione* (390)
3. *Diuersae quaestiones* 57 (393-394)
4. *Sermo* 259 (peut-être octave de Pâques 393)
4. *Sermo Mai* 94 (premier semestre 394)
5. *Contra Adimantum* (premier semestre 394)

– Textes non millénaristes :

6. *Enarratio in Psalmum* 6 (premier semestre 395)
7. *Diuersae quaestiones* 81(début de l'été 395)
8. *Sermo* 252 (396)
9. *Epistula* 36 (396-397)
10. *Contra Faustum* 12 (397-398)
11. *Epistula* 55 (vers 400).

De l'un à l'autre de ces textes, on peut suivre le progrès de la réflexion d'Augustin. Le *Sermon Mai* 94 distingue encore deux phases dans les événements eschatologiques, sabbat des saints sur la terre à la Parousie, puis éternité de châ-timent pour les uns, de béatitude pour les autres ; mais il met surtout l'accent sur le fait que sept est le chiffre du temps et huit celui de l'éternité, avec un passage indolore de l'un à l'autre pour les saints. Dans l'*Enarratio* sur le Psaume 6, la notion même de sabbat eschatologique disparaît, et les spéculations sur les nombres sept et huit, enrichies de celles qu'Augustin a élaborées dans les *Diverses Questions* (n° 57), montrent que tout est interprété de façon symbolique et qu'il n'y a plus de place pour un royaume du Christ intermédiaire entre le temps et l'éternité.

Dans l'*Épître* 36 et dans le *Contre Fauste*, le repos du septième jour, occulté dans nos textes depuis le *Contre Adimante*, reparaît avec une autre signification :

135. Cette date paraît préférable à 396 ; voir en dernier lieu S. LANCEL, *Saint Augustin*, Paris, 1999, p. 264-265.

il représente le repos des justes dans la mort, dans l'attente de la résurrection générale. Enfin, dans l'*Épître* 55, Augustin tente d'articuler plus précisément la symbolique du septième jour avec celle du huitième¹³⁶. Le septième représente le repos des âmes dans la mort, tandis que les corps n'ont pas encore repris vie. Le huitième jour symbolise la résurrection des morts que seule a révélée la résurrection du Christ (§ 31). Pour les justes, le repos de la mort est déjà un repos éternel : quand Paul dit « désirer se dissoudre et être avec le Christ, alors commence un repos qui n'est pas interrompu, mais glorifié, par la résurrection »¹³⁷. Le septième jour se fond dans le huitième, mais septième et huitième jours représentent encore d'une certaine manière des périodes distinctes.

Il faut attendre la conclusion de la *Cité de Dieu* pour qu'Augustin, totalement délivré de considérations chronologiques, ne voie plus que l'aspect symbolique des choses et assimile septième et huitième jours : « Ce sabbat n'aura pas de soir, mais il sera le jour du Seigneur, et, pour ainsi dire, un huitième jour éternel ; car le dimanche consacré par la résurrection du Christ préfigure l'éternel repos et de l'esprit et du corps. Là, nous nous reposerons et nous verrons ; nous verrons et nous aimerons ; nous aimerons et nous louerons »¹³⁸.

On répète souvent que c'est sous l'influence de Tyconius qu'Augustin aurait pris ses distances vis-à-vis du millénarisme. Certes, il n'y aurait aucune impossibilité à cela, car il est d'avis que, pour le chrétien, « toute vérité appartient à son Seigneur », et il pouvait bien emprunter une idée bonne à un schismatique. Mais la chose paraît difficile : on a vu en effet que le commentaire augustinien du Ps 6 n'est plus millénariste ; or, il n'y a aucune trace de l'influence des *Règles* de Tyconius dans les trente-deux premières *Enarrationes*¹³⁹. C'est donc indépendamment du donatiste qu'Augustin s'est éloigné du millénarisme.

136. Sur les problèmes que posait l'harmonisation des deux symboles, cf. J. DANIELOU, *Bible et liturgie*, p. 348-349.

137. AVG. *Epist.* 55, 25, CSEL 34, 2, p. 197, 18 : « Quod ergo inquit *dissolui et esse cum Christo*, inde incipit requies quae non interrumpitur resurrectione, sed clarificatur ».

138. AVG. *Ciu.* 22, 30, BA 37, p. 718-719 : « Haec tamen septima erit sabbatum nostrum cuius finis non erit uespera, sed dominicus dies uelut octauus aeternus, qui Christi resurrectione sacratus est, aeternam non solum spiritus, uerum etiam corporis requiem praefigurans. Ibi uacabimus et uidebimus, uidebimus et amabimus, amabimus et laudabimus ».

139. On place le plus souvent la lecture des *Règles* à l'époque du *De doctrina christiana*, entre mai 395 et l'été 397, à l'époque de la lettre 41 à Aurélius de Carthage (vers 396 ?). D'une part cette lettre n'est pas précisément datée (cf. CSEL 58, p. 16), et d'autre part, elle montre qu'Augustin a pris connaissance des *Règles* quelque temps auparavant, puisqu'il dit avoir déjà sollicité plusieurs fois l'avis d'Aurélius sur cet ouvrage sans avoir eu de réponse. *Diu. quaest.* 69, 10 et 80, 2 témoignent sans conteste de l'utilisation des *Règles* (F. COCCHINI, « Dal *De Diuersis Quaestionibus LXXXIII...* », p. 82-83), et sont, d'après les *Retractationes*, antérieures à l'épiscopat. Elles ont donc été rédigées avant l'été 395, après *In Ps.* 1-32 et avant *Diu. quaest.* 69. C'est donc probablement au début de l'été 395 qu'Augustin a lu les *Règles* du donatiste.

Du reste, c'est le *Commentaire sur l'Apocalypse* de Tyconius qui faisait une mise au point nette sur le millénarisme, et Augustin ne l'a probablement lu qu'à l'époque où il rédigeait la *Cité de Dieu*. Les *Regulae* dans leur ensemble demeurent quelque peu ambiguës sur ce point ; la sixième *Règle* fournissait une clé pour l'explication des *mille ans* de règne, mais c'est là un thème absolument absent de l'œuvre de l'évêque d'Hippone avant le livre XX de la *Cité de Dieu*.

Pourquoi cette évolution d'Augustin ? G. Bonner a fort justement dit que ce n'est pas sous le coup d'une illumination soudaine et d'une influence extérieure qu'Augustin a été conduit à abandonner le millénarisme¹⁴⁰. Sa méditation sur l'Épître aux Romains de l'été 394, prolongée lors de la mise par écrit de ses enseignements à l'automne, a sans doute été décisive, avec notamment la réflexion qu'il approfondit sur la notion de paix : il existe un lien entre la condition corporelle et le péché d'une part, le « corps spirituel » et la paix d'autre part. L'homme, dit Augustin, ne pourra connaître la paix que lorsqu'il n'aura plus à souffrir la guerre que lui mène la chair ce qui n'arrivera que lorsqu'elle aura « revêtu l'immortalité », selon les termes de 1 Co 15, 58¹⁴¹. Tant que la création tout entière n'est pas renouvelée, tant que la résurrection des corps n'a pas eu lieu, il ne saurait y avoir de paix parfaite. C'est après la résurrection que l'homme connaîtra « la paix en tout point parfaite et le repos éternel »¹⁴². Le repos du septième âge apparaît donc impossible sur cette terre.

À ces réflexions s'ajoutent les spéculations sur la symbolique des nombres, récurrentes dans plusieurs des dernières *83 Diverses questions*, qui aident Augustin à dépasser une interprétation littérale du septième âge du monde. On peut également penser que l'approfondissement, sous l'influence platonicienne, de sa pensée sur la connaissance humaine, un approfondissement qui est sensible dans la *Question 81*, pourrait n'être pas étranger non plus à l'évolution d'Augustin. Car, entre la connaissance par les sens et la connaissance « angélique » à laquelle l'homme est promis, il n'y a pas place pour un moyen terme. Et que serait la béatitude du sabbat sans la connaissance de Dieu ?

Martine DULAËY

PARIS, EPHE

(Section des Sciences Religieuses)

140. G. BONNER, « Augustine and millenarism », p. 241.

141. AVG. *In Rom.* 51 ; 17.

142. AVG. *In Rom.* 53 : « quies aeterna ».

RÉSUMÉ : C'est vers la fin de 394 ou au début de 395, peu avant son accession à l'épiscopat, qu'Augustin a renoncé aux idées millénaristes encore répandues en Occident à l'époque, avant même qu'il n'ait pris connaissance des *Regulae* de Tyconius. L'examen de l'évolution de sa pensée en 392-396 permet de situer le *Sermon* Mai 94 dans le second semestre de 394 et confirme la datation de 393 pour le *Sermon* 259.

ABSTRACT : It was towards the end of 394 or at the beginning of 395, shortly before he became bishop of Hippo, that Augustine, even before he knew Tyconius' *Regulae*, gave up the millenarian ideas, which were still very popular in the West at that time. Studying the evolution of his thinking between 392 and 396 allows us to situate the *Sermo* Mai 94 in the second semester of 394 and confirms that the *Sermo* 259 was written in 393.